

Thomas Kaufmann, *Der Anfang der Reformation*

Tübingen : Mohr Siebeck (Spätmittelalter, Humanismus, Reformation, 67), 2012, 676 p, 139 €

Gérald Chaix



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/8198>

DOI : [10.4000/ifha.8198](https://doi.org/10.4000/ifha.8198)

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Gérald Chaix, « Thomas Kaufmann, *Der Anfang der Reformation* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 14 avril 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/8198> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.8198>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Thomas Kaufmann, *Der Anfang der Reformation*

Tübingen : Mohr Siebeck (Spätmittelalter, Humanismus, Reformation, 67), 2012, 676 p, 139 €

Gérald Chaix

Rassemblant seize articles, dont cinq inédits, l'ouvrage est composé de trois parties : élaboration d'une tradition, dynamiques d'un système de communication, constitution d'une doctrine et d'une identité. Dans une introduction historiographique, T. Kaufmann souligne la nécessité de contextualiser le processus réformateur et de mettre en évidence le caractère novateur et la complexité de celui-ci. Quatre articles sont consacrés au premier thème : le premier porte sur la figure de Jan Hus et l'accusation d'hérésie – réactivée par Johannes Eck, lors de la dispute de Leipzig, pour disqualifier Luther – dont il fut victime ; le deuxième traite de la traduction de la Bible en allemand afin de la rendre accessible aux laïcs mais aussi de fonder sur le texte sacré – *sola scriptura* – sa propre légitimité ; le troisième concerne la vision de l'islam, qu'on ne doit détacher ni de la poussée ottomane ni de la « passivité eschatologique » dont font preuve certains anabaptistes, et qui s'inscrit dans la continuité avec le siècle précédent ; le quatrième examine les conceptions théocratiques du Moyen Âge finissant et de la Réforme radicale, défendues notamment par Müntzer et Hoffman et mises en œuvre par les anabaptistes, à Münster, en 1534-1535 : elles imaginent une société sans conflit, ordonnée au bien commun, où la séparation entre clercs et laïcs a disparu et où l'autorité repose sur une élection ou sur une légitimation prophétique.

Un retour sur les 95 thèses, apogée d'une contestation qui dépasse les frontières de la théologie, ouvre la deuxième partie. C'est une étape décisive pour Luther, théologien prêt à en disputer, responsable envoyant son texte aux autorités ecclésiastiques. Il revendique d'ailleurs sa liberté et change son nom : Luder devient Luther (du grec *eleutheros*, libre). Une deuxième étude est consacrée au rôle des étudiants, et notamment d'Ulrich Hugwald, dans la Réforme et dans la radicalisation de cette dernière. Le chapitre suivant est consacré à l'héroïsation (et à la déshéroïsation) de Luther. Elle débute dès 1518. Elle exalte d'abord le moine, l'érudit, l'intellectuel

prophétique ; dans un deuxième temps, le libérateur, le triomphateur, l'homme providentiel. Les débats sur l'eucharistie et la guerre des paysans changent la donne : l'héroïsation fait place à la monumentalisation. La dispute de Heidelberg, relatée par Bucer (1518) fait l'objet de l'étude suivante : le rapport de la grâce et des œuvres en est le cœur, l'argumentation de Luther encore augustinienne. L'auteur étudie enfin les libelles anonymes des débuts de la Réforme. Ils sont le signe d'une volonté de rupture et de la constitution d'une opinion publique favorable, l'anonymat étant moins une attitude de prudence qu'une posture indiquant que l'auteur ne fait qu'exprimer ce que tout le monde pense. Ils culminent en 1521/22 et concernent surtout le sud de l'Allemagne. Ils résument les éléments essentiels de la Réforme : l'Écriture comme autorité unique et la participation des laïcs au discours sur la vérité de la foi.

Un chapitre sur la rationalité théologico-philosophique ouvre la troisième partie. Pour Luther, la raison est une putain et la foi chrétienne se résume dans la « folie de la croix ». Il fait figure d'exception : Melanchthon et surtout Zwingli défendent, eux, la possibilité d'une connaissance de Dieu par la raison humaine. T. Kaufmann étudie ensuite quelques théologiens « radicaux » : Müntzer, Karlstadt, Hubmaier, Hut, Denck, Haugk von Jüchsen. Socialement exclusive, leur pensée aboutit à une sacralisation de la doctrine. C'est le triomphe d'une science sacrée que seul l'Esprit saint – *solo spiritu* – peut dispenser. Le chapitre suivant est consacré au sacerdoce des fidèles et à la théologie du laïc chez Luther, Karlstadt et Pellikan. Pour tous, la question de la participation des laïcs est fondamentale. Mais si le baptême est fondateur pour Luther, il ne l'est pas pour Karlstadt et Pellikan. En revanche, la lecture de la Bible n'est pas prioritaire pour Luther, alors qu'elle l'est pour les deux autres, fidèles à Érasme et partisans d'une indispensable alphabétisation. La théologie luthérienne du mariage fait l'objet du chapitre suivant. Le sermon de janvier 1519 est encore d'inspiration monacale (ordonné à la procréation, le mariage est un pis-aller). Le ton change dans celui de mai 1519 et les écrits de 1520, à la suite de l'affirmation du sacerdoce universel et de l'émergence de la question du mariage des prêtres. La désacramentalisation du mariage n'est cependant ni une désacralisation ni une sécularisation et la relation que Luther et Katharina von Bora ont bâtie est, elle aussi, à prendre en considération. Dans les constructions identitaires personnelles, l'expérience est décisive. Stimulée par les prédications et les lectures, vécue à la lumière de la Bible, elle est de nature religieuse. Celle de Luther est exemplaire. On peut aussi se référer à l'autobiographie de Katharina Schütz-Zell, à l'apologie de Mathias Flacius ou encore à la justification avancée par Ambrosius Blarer lorsqu'il abandonne la vie bénédictine, occasions d'un retour sur leur vie antérieure. Cette expérience renouvelée de Dieu est fondatrice d'une autorité. Il ne reste plus à T. Kaufmann qu'à aborder la question du « jeune » et du « vieux » Luther à la lumière de trois sujets : la lecture de l'épître aux Galates, dirigée en 1519 contre l'enseignement de l'Église romaine, devenue l'étai de la confession nouvelle en 1531 ; la doctrine eucharistique, insistant sur la présence réelle en 1519 et 1520 (mais rejetant la notion de sacrifice, critiquant la doctrine de la transsubstantiation et prônant la communion sous les deux espèces), se situant par rapport aux autres théologiens réformateurs à partir de 1523 ; la vision du judaïsme, évoluant du texte de 1523 sur Jésus-Christ, juif de naissance, à ceux de 1538 (*Contre le sabbat*) et de 1543 (*Les Juifs et leurs mensonges*). Ces évolutions témoignent d'une pensée soucieuse de répondre aux questions du moment. Luther n'est ainsi ni le concepteur d'une *theologia perennis* ni une personnalité aux contours bien polis. Il est la figure de celui qui, injustement condamné comme hérétique, se durcit et se défend.

INDEX

Index chronologique : Période moderne

Thèmes : Histoire religieuse

AUTEUR

GÉRALD CHAIX

Université de Tours